

des espèces ? Par une succession d'êtres qui naissent chaque jour, vivent quelque temps, et comblent les vides faits par la mort de ceux qui lèsent précédés. Bien plus, les parties matérielles dont ces êtres se composent se renouvellent sans cesse, et chacune d'elles se détruisant par une action insensible, mais incontestable, cesserait bientôt d'exister si elle n'était remplacée par d'autres.

Dans la longue durée des espèces comme dans la courte durée des individus, la conservation n'est donc pas l'inertie, l'immobilité : c'est un effort sans relâche ; c'est presque une série de nouvelles créations.

Mêmes lois dans l'ordre religieux et social. Là aussi tout ce qui dure ne doit sa perpétuité qu'à une action continue qui passe d'un individu à un autre, d'une corporation à une autre, mais ne s'interrompt jamais.

La conservation dans l'immutabilité n'appartient qu'à Dieu : pour la créature, la conservation c'est la rénovation.

Et c'est en présence de cette grande loi qui condamne incessamment à produire tout être qui veut se continuer dans ce monde, que vous prétendez conserver quelques biens par l'inaction et une volontaire stérilité ? il ne peut en être ainsi ; il ne peut dépendre de vous de produire des effets contraires à des lois immuables. Du reste, consultez l'expérience, dont les enseignements, sans avoir plus d'autorité que ceux de la raison, impressionneront peut-être plus vivement vos esprits.

Dans les villes où les familles changent continuellement de demeure, où elles arrivent et d'où elles émigrent obscurément, on ne peut guère juger de la fréquence et de la rapidité des chutes sociales. Il n'en est pas de même dans les campagnes. Là, chaque famille a sa maison distincte ; les enfants y succèdent au père ; l'élévation, la décadence et la chute des familles y sont écrites dans des demeures successivement acquises, restaurées, puis, laissées dans le délabrement, et à la fin, passée dans des mains étrangères.

Eh bien ! qu'on étudie dans un village les phases par lesquelles ont passé les habitations que possédaient la Bourgeoisie ou la Noblesse, je rie dis pas depuis un siècle, mais depuis cinquante ans, et l'on trouvera écrit sur plus de la moitié de ces demeures, le mot *ruine*, souvent plusieurs fois répété.

Dans les pays que j'ai habités quelques jours, je me suis fait conter l'histoire des possesseurs, entre les mains des-